

LIRE BERNARD NOËL

« Le geste vocal (pas de geste plus complexe) ».
Stéphane Mallarmé

Il est difficile, tout de même, de dire plus d'un demi-siècle de lecture d'une œuvre. C'est une compagnie, l'ouverture des portes de la mémoire, un sacré élémentaire, naturel, sorte de musique d'âme ou moulin à prière, une perfection dont on rêve, un climat, une atmosphère, qui font ressentir qu'on est vivant, qui rétablissent le contact, l'unité, la présence. Pour moi c'est un merveilleux cadeau d'existence, un peu comme le sont les Élégies de Rilke, les Quatuors d'Eliot, La promenade au phare ou Absalon. Dans la moindre de ses pages Bernard Noël explore les ondes, les antennes, les chocs reçus en conscience. Il a le magnétisme puissant et indulgent de ces créatures dont on sent à quel point elles manquent quand elles ne sont pas là.

Il fait partie de mon existence par ces sortes de prières qu'on fait, au vent, à la pluie, au sacré, à l'aube, à la distance, au mi-dire qui tient compagnie, à cette sorte de créature invisible qui tient lieu de communauté de la lecture. Quand je le lis je me sens enfin de retour, chez moi, chez nous, chez soi. Comme un oiseau de Braque ou un corps qui penche de Giacometti ses livres tendent le miroir et le lieu de quelqu'un qui s'affronte au phrasé et au silence de la conscience. Avec le don sacré de ces signes pauvres et élémentaires qui nous font entrevoir que nous sommes vivant et mortel.

Lire une de ses pages c'est entamer à nouveau le grand combat de cette soudaine extension du langage à la frontière contre les preuves qui affament et où soudain par le miracle des syllabes qui se lèvent et témoignent, on devient ce qu'on sera à la seconde suivante. Écrire ces pages m'émeut car c'est un peu reprendre le parcours et le sens de ma vie. Impossible d'oublier mes premières lectures, jeune, de La Face de silence et Les Premiers Mots. Comme si l'écriture me regardait vivre et que je vienne de me rencontrer moi-même. Révélation que je n'ai jamais cessé de creuser pour donner un sens à l'absence et à l'angoisse. Ses livres sont des œuvres majeures de l'époque, – La Chute des temps, La Place de l'autre, Le Chemin d'encre, sont de véritables cadeaux faits à l'espèce humaine.

Le geste vocal, je le ressens dans cette mobilité sans égale qu'a Bernard Noël du passage du dedans au dehors, de l'intime au monde, sourcier à l'étude et vent debout de l'histoire des hommes drapeau sous la chemise. De ployer, ondoyer, l'intonation et la touche tactile, métrique mystérieuse dans la ligne de vers, réversible pli sur pli, en un compte exact du volume sur la page. C'est juste immédiatement. À se demander s'il existe quelque orphisme entre la position du corps et la splendeur phonique de la chute des lettres. Je le crois.

Écrire ce qui est en dessous, ce qui vient à la conscience, ce qui commence, là où le corps, les échos, les éclats, remembrances, aile et étoile de vision, s'assemblent, car ils sont autrement épars et jamais ensemble. Et soudain riment par le miracle euphonique et astral des voyelles, par un petit geste, un détail, un pli du corps, qui sauvent les instants, et envoient la missive, morse ou éclair, outre-déchirure, vers ces paysages d'âme, sanctuaires de vie indemne, que sont La Rumeur de l'air, La Chute des temps, La Face de silence et Le Reste du voyage.

Ce geste de parole est de ceux que les scolastes futurs devront étudier longtemps. Et sa générosité d'âme, son sens rare de l'équilibre, sa paix intérieure, son calme. J'ai l'impression d'avoir grandi, vieilli, avec cette œuvre, qui reste éternellement jeune, qui me donne du courage, de la lucidité, mieux qu'un charme, une volupté. Quand son geste d'intonation jette ses filets, ploie son archet, la chair native et future est à découvert, parle en âme et conscience. Phénomène rare.

Quant au silence, un ami, un souverain presque.

Lire Bernard Noël, c'est un geste de parole toujours à refaire. Un geste de gravité qui oriente la nature vers son intérieur. Là où on se demande, qu'est-ce qu'une âme ? Tellement il rend le corps physique d'un sursaut tactile pour sortir d'un piège et le déploie depuis des serres enracinées bien à lui jusqu'à la liberté d'un ciel.

C'est un combat de la voix jetée à mains nues dans l'échelle des sons qui avance à hauteur graduée du tourment. C'est une voix primitive qui débusque son alphabet futur contre-ciel. Ses phrases ont le paraphe sincère des stations et des abîmes, du gisant et du mobile, style félin et tactile, qui rendent au corps son identité et sa pesanteur de créature terrestre, son goût, cette saveur, cette amertume des ravins et la douce lueur de la lumière de cinq heures du soir qui tombe sur les châtaigniers des Cévennes. Chez lui la fleur astrale et la torse native n'exténuent jamais la chimère, c'est un talisman qu'on tient dans la main, une vraie compagnie d'âme, elles replongent dans le mystère.

L'éveil et l'étreinte absorbent la chrysalide sonore et le rêve dresse par-dessus bord un pont entre l'horloge intérieure et le second tympan interne. C'est le feuilletage mnémonique d'une audition, le grand paraphe poésie sur les traces et décalogue du nombre et du monde, ce chemin par où on passe pour devenir ce que nous sommes, cela se fait avec des phonèmes et avec les 26 lettres de l'alphabet, dont il éveille et déloge la secrète évidence jusqu'au mutisme des traces. Ici rien de ce qui est vrai ne peut se perdre, ni la merveille naturelle des sites et des édifices, ni l'âpre fureur des fleurs mortelles du destin, par le jeu syntaxique d'une vitesse et d'une précipitation mentale, saveur, haut style.

Il est l'auteur du Dictionnaire de la Commune, immense ouvrage de désaliénation, lutte pied à pied contre la tonalité des sons esclaves. Avec l'autorité aimante des visages et des départs, le legato des foules, le souvenir des camarades, un monument de délicatesse, un peintre même, il authentifie le monde, témoigne des férociétés sociales, graviers, torrent de la forêt des noms, les yeux lisses rugueux d'espérance, que l'on ressent mot à mot alphabet en bouche.

Quiconque a écouté et entendu lire Bernard Noël ressent le courage, le miracle et l'écoute de bonté d'une voix, ce raid dans l'inarticulé des phonèmes comme un acte parti quand même, un archipel de langue qui rallie ses constellations, partout où le corps est atteint affleure le vent d'un verbe, c'est un appel, une adresse, un dialogue incessant avec les formes oubliées, l'hypnose des ravins, le sanctuaire de l'enfance en l'homme.

C'est ce qui donne à sa phrase, cette nature, mélodieuse, rêveuse, quintessenciée, juste. Un phrasé, un timbre, qui ont la persistance et la persévérance de l'herbe qui repousse entre les pavés d'une église romane ou la force de bonté astrale d'un vers de Villon, qui traversent des siècles pour nous toucher immédiatement.

On ne peut pas paraphraser la poésie, c'est vrai de toute poésie, mais éminemment de la sienne. Au grand sens du terme c'est donné à lire. Dans ce grand miroir du monde un homme fait le cadeau immense, inestimable, des précipités internes de ses labyrinthes, de ses hiéroglyphes, de ses dialogues, de ses fatigues, de ses fragiles et fortes mises en œuvre de l'alerte dans la langue. Odyssée moderne ou vaste rien natal qu'il faut partout raconter pour contrer l'empire médusant des tautologies humaines. Il inaugure une époque nouvelle de la conscience en acte dans la lecture et l'écriture.

J'ouvre ses livres, un vent d'esprit entre par la porte des lettres, il me donne la créature d'un corps et une intonation, la visitation de la mésange de la pluie et l'aile du sourire, le bonheur qui se dessine les yeux fermés, l'âme sensitive d'un choix, l'autre mémoire, celle qui garde l'empreinte à contre temps, là où le temps creuse le manque et où le silence lui donne un sens. Sorte de présence absence où tout est essentiel. Malgré l'obscur des temps et les barbaries nouvelles, son œuvre donne ce goût sauvage d'existence.

Cette amitié qui surpasse en silence. Ces signes de courage et de douceur amerris pour parfaire notre condition terrestre. Merci.

Patrick Laupin

Extrait choisi :

VIII – 7

il n'y aura qu'une intuition et son souffle soudain perdu
le bord est là mais l'impression persiste de courir toujours vers lui
vers ce territoire qui n'est pas dehors qui n'est pas dedans
la vie cassée dessus éclate afin de montrer ce qu'elle est
l'épiphanie désespérément espérée a beau faire savoir
qu'elle ne contient pas la moindre lumière à conserver
on a rêvé un moment de lire l'avenir dans le passé
en regardant s'agiter la cellule ancestrale et sa bibliothèque
où les gènes sont rangés comme autant de livres défiant nos yeux
la vie est liée au pouvoir de s'autodétruire et il est écrit
que son énergie est également l'énergie de la mort
l'une construit l'autre déconstruit dans un travail qui s'équilibre
comme le font l'aléatoire et le régulier l'imprévisible
et le répétitif contradiction résolue par son tressage
il en va de la vie et de la mort comme du Je est un Autre
car cet Autre est aussi un Je comme la mort est aussi la vie
tant que la vie garde en vie la mort jusqu'à la fin réciproque

(Le Chemin d'encre, Cadastre8zéro, 2018)